

« ...ce n'est pas parce qu'elle se propage et se multiplie
que l'erreur devient réalité... »

Gandhi

CHAPITRE III

CADRE THEORIQUE

1. La théorie des matrices, des étymons et des radicaux (MER)

1.1 Présentation générale

La présente étude choisit comme cadre théorique et méthodologique la théorie des matrices, des étymons et des radicaux¹ (dorénavant MER), qui reprend sur de nouvelles bases le lexique de l'arabe et, implicitement, des autres langues de la famille afro-asiatique.

La théorie (MER), toute empirique en son principe, emplit de matériel observé et facilement à vérifier, débouche sur des positions théoriques d'une grande portée. C'est en réalité l'élément qui la différencie des autres théories « lexicales », fondées sur des données parfois fausses, parfois lacunaires, qui aboutissaient à des conclusions douteuses - ou bien des ébauches théoriques qui proposaient des suggestions, des réflexions générales, jamais appliquées d'une manière systématique.

¹ G. Bohas, 1995, 1997, 2000.

Son « cheminement » se fonde sur une démarche qui superpose, d'une part, les connaissances acquises dans le domaine qui nous occupe à un cadre théorique articulé et, d'autre part, le développement déductif (appuyé sur l'observation et l'induction) à une base de données importante, dans le dessein de révéler des régularités dont on ne s'était pas bien aperçu auparavant ou dont on ignorait l'importance et la productivité.

Aspect théorique et exemples observables y sont dialectiquement liés, l'analyse, l'interprétation ainsi que la définition des « lois » qui en découlent étant précédées par un dépouillement aussi exhaustif que possible du matériel concerné¹.

La théorie se donne pour but, entre autres, de reconstituer un modèle d'organisation lexicale, à partir de nombreuses formes attestées, ce qui permet d'en dégager un « système » capable de prendre en charge des régularités sémantiques et phonétiques existantes entre les mots (polysémie, homonymie, etc.).

L'organisation lexicale² repose sur plusieurs paliers. Trois niveaux constituent l'organisation du lexique de l'arabe :

1. *matrice* : (μ) combinaison, non ordonnée linéairement, de traits phonétiques, liée à une signification commune primordiale.
2. *étymon* : (ϵ) combinaison, non ordonnée linéairement, de phonèmes comportant ces traits et développant cette signification commune primordiale.
3. *radical* : (R) étymon développé par diffusion de la dernière consonne, préfixation ou incrémentation (à l'initiale, à l'interne et à la finale) et comportant au moins une voyelle, et développant cette signification commune primordiale.

Le point de départ dans l'élaboration de cette théorie a été le fait que

dès le XIX^e siècle, on s'est aperçu qu'une organisation qui prend la racine triconsonantique pour primitif ne permet pas de rendre compte de ces relations et, de surcroît, les masque tout simplement.

(Bohas, 2000 : 10)

¹ On ne manquera de reconnaître ici la méthode de W. von Wartburg ou Pierre Guiraud qui n'ont pas réussi à imposer, *stricto sensu*, leur conception sur ce que l'étymologie devrait être.

² Cf. Bohas, 2000 : 31

L'auteur ajoute en précisant :

Dans la première moitié du vingtième siècle, des auteurs comme Brockelmann (1908, 1910), M. Cohen (1947), Fleisch (1947) ont, au contraire, nié l'intérêt de cette conception binaire et prôné une organisation fondée sur la racine triconsonantique, organisation qui s'est imposée comme une doxa dans les différentes branches de la réflexion sur les langues sémitiques. Nous allons reprendre le problème, montrer que la racine triconsonantique ne permet pas de rendre compte des relations phonétiques et sémantiques entre les mots, qu'elle ne permet même pas de les observer. Nous montrerons qu'une organisation fondée sur des combinaisons binaires de matrices de traits phonétiques doit lui être préférée. (2000 : 11)

Suivons de près maintenant le raisonnement proposé.

On part du principe qu'il existe une grande similitude de nature méthodologique entre le fait de dégager ce qu'on appelle traditionnellement les « racines » (en l'occurrence de l'arabe) et le dégagement des étymons. Et ceci est bien vrai, car, dans les exemples :

- (1) *batara* : « couper la queue à un animal ».
batira : « avoir la queue coupée ».
battara : « perdre, anéantir, détruire ».
inbatara : « être coupé, retranché, enlevé ».
?abtaru : 1. « écourté, qui a la queue coupée »
2. « mutilé ».
3. « qui n'a pas de postérité ».

d'une part, et d'autre part

- (2) *batta* : « couper, retrancher en coupant ».
batara : 1. « couper la queue à un animal ».
2. « couper, retrancher en coupant, enlever ».
bataka : 1. « couper, retrancher ».
2. « séparer une partie de son tout ».
balata : « couper, retrancher, séparer, diviser en coupant ».
sabata : « couper, retrancher en coupant ».

on remarque qu'il n'y a aucune différence de « procédure » pour arriver à dire que les mots du premier paradigme ont comme racine $\sqrt{btr}$ et la signification générale de « couper », - et à constater que dans les exemples (2) on identifie une base commune bilitère, un *b* et un *t* (rendus en gras), appelé *étymon* et symbolisé par $\in \{b;t\}$, avec la même charge sémantique.

Le passage de l'étymon à une base triconsonantique (racine) s'y réalise de plusieurs manières : diffusion de la deuxième consonne radicale dans *batta*, ajout d'une consonne finale (dans *batara*, *batala*), médiane (*balata*) ou initiale (*sabata*), tout en gravitant autour de la même unité de signification.

Pour le moment, contentons-nous d'observer que, sans difficulté aucune, nous pouvons en dégager l'étymon $\in \{b ; t\}$ développé par l'insertion d'une troisième consonne afin qu'il puisse *entrer dans les schèmes morphologiques*, qui, eux, rappelons-le, exigent, en général, trois / quatre places consonantiques¹.

Une analyse traditionnelle aurait mis en évidence la présence des racines *btt*, *btr*, *blt*, *sbt*, sans pouvoir révéler ce que ces mots ont en commun – au plan phonétique et sémantique, alors que, en contrepartie, la notion d'étymon se présente comme une hypothèse de travail qui permet une meilleure organisation des données, une structuration du lexique beaucoup plus précise.

Et pourtant, bien des linguistes, et non des moindres, refusent toute analyse du lexique sémitique dans des unités plus petites que la racine trilitère.

Il faut redouter le mirage étymologique qui est le mal fréquent des linguistes amateurs, et atteint facilement même les linguistes exercés. Les précautions prises contre ce mal ont été, pour le chamito-sémitique, essentiellement les suivantes : abstention résolue de tout découpage de racine ; attention donnée à ne comparer que des mots dont le sens est aussi proche que possible.

(M. Cohen, 1955 : 213)

¹ Cf. Bohas 1997, 2000.

On a du mal à comprendre là, on doit bien l'admettre, le terme d'*abstention* employé par M. Cohen, d'autant plus qu'il considère, par ailleurs, comme tout à fait naturelle l'opération analogue portant sur l'extraction des racines :

[...] étant donné le caractère conscient du fonctionnement de la racine, [...] la résolution était prise d'entreprendre la comparaison entre les racines entières, sans pratiquer aucun découpage. Cette résolution s'est fortifiée en cours de travail et semble pleinement justifiée par le résultat. (M. Cohen, 1969 : 58-59)

Et cependant, à considérer, furtivement, les exemples cités, on s'aperçoit que la racine triconsonantique n'est qu'une

abstraction opérée par le grammairien. On n'observe pas de racines triconsonantiques dans les représentations phonétiques des langues sémitiques. Tout ce qu'on observe, c'est des mots et l'analyste en extrait des racines pour faire tourner sa grammaire ou pour organiser son lexique. (Bohas, 2000 : 13)

Qu'il s'agisse d'une pure abstraction qui relève de la méthode d'analyse linguistique, devient de plus en plus clair. Par conséquent, vu également l'insuffisance du concept de *racine triconsonantique*, il nous semble tout à fait légitime d'adopter et de travailler avec des concepts qui expliquent mieux certains faits de langue, autrement non repérables. L'étymon en est un, car sa force explicative dépasse celle de la racine ; l'organisation lexicale qui en découle est plus logique, permettant ainsi d'autres explorations plus subtiles encore.

1.2 De l'étymon au radical

Le passage de l'étymon (segment biconsonnantique) au radical (segment pluriconsonnantique) s'effectue par le biais de plusieurs opérations. Sans nous attarder trop sur ce point, voici ces moyens de développement répertoriés dans MER, présentés dans le cadre du formalisme de la morphologie et de la phonologie non concaténative¹.

D'après MER, le terme initial de la morphologie arabe est un schème à base triconsonnantique. L'étymon biconsonnantique (prenons l'exemple cité de $\{b; t\}$) se doit d'être développé pour cadrer sur ce schème. L'expansion peut se réaliser par :

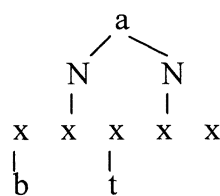
1.2.1 - **diffusion** de la dernière consonne de l'étymon, qui va se rattacher à deux places du schème² :

mélodie vocalique

composant syllabique

squelette

mélodie consonnantique



pour donner le verbe *batta* « couper, retrancher ».

¹ Dans Bohas (1993a, 1997) nous retrouverons une explication détaillée de ces schèmes et de leur organisation plurilinéaire. Rappelons au passage que c'est depuis McCarthy (1979, 1981) que les représentations de l'arabe comportent trois composantes : la mélodie vocalique, la mélodie consonnantique et le squelette, qui est le niveau dans lequel les deux mélodies s'organisent dans une séquence temporelle. Les éléments du squelette sont organisés à leur tour en syllabes (v. Angoujard, 1990) dont les sommets sont marqués par *N*.

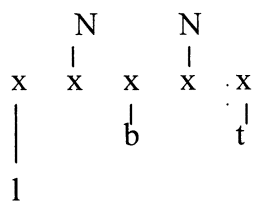
² Nous précisons que nous allons ignorer dans notre étude les aspects phonologiques de l'association entre les éléments des mélodies, les phénomènes d'incompatibilité et les contraintes sur la structure morphémique posées par le principe du contour obligatoire (PCO : « at the melodic level, adjacent identical elements are prohibited », McCarthy, 1986 : 208). Notons cependant que MER rend compte de l'application de ce principe au niveau de la mélodie consonnantique et réussit à apporter une série d'explications sur l'existence ou l'inexistence de certaines formes dans le lexique arabe, en proposant une hiérarchie des opérations de développement des bases bilitères en fonction du PCO appliqué au niveau des traits ou au niveau des segments. (v. Bohas, 1997 : 14-70)

C'est le cas de :

- dakka* : « concasser, piler, broyer, battre au point d'aplanir ».
ramma : « réparer, restaurer ».
ṣadda : « crier, vociférer ».
jazza : « couper le poil, les céréales, les grappes de dattes ».
ṣaqqā : « déchirer ».

1.2.2 - **incrémentation** d'une consonne - sonantes ou gutturales le plus souvent - ou d'un glide (rendus en gras) :

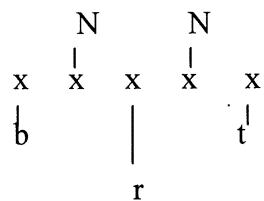
- à l'initiale :



pour obtenir le verbe *labata* : « frapper quelqu'un d'un coup de bâton sur la poitrine ou sur le ventre ».

- raṣafa* : « vider, boire tout jusqu'à mettre le vase à sec ».
nadaḥa : « élargir, dilater ».
wabida F IV. : « séparer, isoler ».
wajaza : « raccourcir, abréger ».

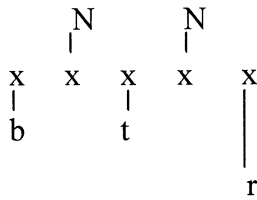
- au milieu :



pour le verbe *barata* : « couper ».

- daʔaṣa* F III : « faire vite, en un clin d'œil ».
raḥaja : « être en mouvement oscillatoire, s'agiter ».
qaraṣa : « couper, retrancher en coupant ».
fâḍa √fwḍ : « remplir un vase au point qu'il déborde ».

- en finale :



Ainsi, on obtient *batara* : « couper la queue ».

qaṣâ √qṣw : « mutiler une chamelle en lui coupant le bout de l'oreille ».

qaṣala : « couper la tête ».

zamaʿa : « être rapide à la course ».

ṣamaḥa : « frapper quelqu'un avec un fouet ».

1.2.3 - préfixation¹

nakafa : « s'éloigner, s'écarter, se reculer de quelque chose »

Cette forme est reliée sémantiquement aux formes :

kaffa : « éloigner, repousser quelqu'un » - étymon {k ; f}

kafaʿa : « être repoussé et mis en fuite » - étymon {k ; f}

ce qui nous permet de conclure que la forme *nakafa* incorpore le *n-* en tant que préfixe marquant le sens grammatical « réfléchi ».

1.2.4 - La base trilitère peut être également le résultat d'un **croisement** entre deux étymons, l'élément commun se réduisant à un seul en vertu de l'application du PCO. Plusieurs cas de figure sont envisageables :

¹ Cet aspect a déjà été bien présenté par Hurwitz : « The preforlatives are thus seen to possess a fairly definite, though remote, relationship to each other. The sibilants and gutturals are to be traced to causative stems ; the dental *t* and liquid *n* to reflexive stems ; the liquids *m*, *l* and *r* are to be connected etymologically with the reflexive *n*, and preformative *y* may be considered to be a denominative stem. » (1913 : 55-60) Voir également au sujet des préfixes en sémitique Leslau (1934-44/1988), Bravmann (1969), Moscati (1964), Pijper (1977) et plus récemment, pour la préfixation de *n-* et *m-* en arabe, A.R. SAGUER (2000) et *Al-sawâbiq fî al-juḏûr al-ʿarabiyya*, Thèse de Doctorat d'Etat, Université d'Agadir, 1999.

a). Type $C_iC_j + C_iC_k \rightarrow C_iC_jC_k$

batta : « couper, retrancher ».

bakka : « déchirer, fendre ».

bataka : « couper, retrancher ».

baṣṣa : « couler, suinter ».

baqqa : « verser beaucoup de pluie ».

baṣaqa : « donner du lait, le laisser couler ».

b). Type $C_iC_j + C_jC_k \rightarrow C_iC_jC_k$

jadda : « hâter, accélérer ».

daffa : « se dépêcher, faire vite ».

jadafa : « marcher vite ».

jazza : « couper le poil ».

zaḥḥa : « ôter quelque chose de sa place ».

jazaḥa : « couper ».

c). Type $C_iC_k + C_jC_k \rightarrow C_iC_jC_k$

&akka : « tourmenter, importuner quelqu'un ».

rakka : « tourmenter et fatiguer ».

&araka : « maltraiter quelqu'un, lui donner une rude leçon ».

hakka : « frapper quelqu'un avec un sabre ».

dakka : « piler, broyer ».

hadaka : « démolir, abattre (une maison) ».

1.2.5 - **redoublement** : un même étymon est redoublé afin d'obtenir une forme quadriconsonantique ($-C_iC_jC_iC_j$), la liaison sémantique entre les deux formes étant clairement définie.

bazza : « enlever, emporter ».

bazbaza : « enlever, emporter ».

tajja : « couler doucement ».
tajtaja : « couler (se dit de l'eau) ».

1.3 Le niveau matriciel

Poursuivons maintenant l'analyse proposée dans Bohas (1997, 2000) sur laquelle repose MER.

Le caractère insuffisant et inadéquat du concept de « racine » dans l'organisation lexicale de l'arabe et, implicitement des autres langues de la famille, transparaît plus nettement, lorsqu'il s'agit de rendre compte des relations existant entre des mots tels :

šabara : « lier, attacher quelqu'un à quelque chose, ou pour telle ou telle chose » dont dérivent les sens « retenir » et « patienter ».
šubratun : « tas, monceau de grains ».
šabîratun : « colline rocailleuse, montagne ».

Toutes ces lexies sont traditionnellement rattachées à la racine $\sqrt{\text{šbr}}$, alors que les sens qu'elle comporte n'ont aucun lien logico-sémantique. Aucune chaîne métonymique ou métaphorique ne peut nous indiquer de quelle manière on pourrait concevoir un développement sémantique incluant à la fois l'idée de « lier » et de « colline ». Rappelons que la racine $\sqrt{\text{btr}}$ avec la *signification commune primordiale* de « couper » couvrait, elle aussi, plusieurs sens : « couper », « couper la queue », « mutiler », « détruire », « rester sans postérité », etc.

A la différence de la racine $\sqrt{\text{šbr}}$, les relations sémantiques entre les dérivés de la racine $\sqrt{\text{btr}}$ sont faciles à appréhender par de simples opérations logico-rhétoriques (caractérisation, implication, métaphore, etc.).

Il paraît indéniable que le concept de racine appliqué à ce type d'analyse n'est pas seulement impropre mais aussi déroutant : poser l'existence d'une racine $\sqrt{\text{šbr-1}}$ (pour le sens de « lier »), $\sqrt{\text{šbr-2}}$ (pour le sens de « colline ») - c'est en fait la solution

à laquelle ont eu recours la plupart des lexicographes sémitisants - n'explique en rien ce cas d'homonymie.

Un autre paradigme d'exemples arrive à mettre en lumière d'autres relations, moins évidentes cette fois-ci que les précédentes, dans le sens que l'aspect phonétique peut être opaque à un abord de surface. Néanmoins, une analyse systématique met en évidence des régularités dans leur organisation lexicale.

Examinons les exemples ci-dessous :

- ṣabara* : « lier, attacher quelqu'un à quelque chose pour telle ou telle chose, retenir, empêcher ».
- ḍabba* : « être attaché, s'attacher, être, pour ainsi dire collé au sol ».
- ?abaḍa* : « attacher avec une corde les genoux pliés du chameau à quelque partie supérieure du corps ».
- ṭaffa* : « lier les pieds d'une chamelle avec quelque chose ».
- ṣaffa* : « lier serrer (les pieds d'un chameau) ».
- rabata* : « lier, serrer les liens, attacher à quelque chose ».

Le premier aspect qui attire l'attention sur ces exemples c'est la ressemblance au niveau du contenu, de la signification générale. Le dénominateur sémantique commun qui intègre tous ces mots est l'idée de « lier ». Quant à l'appréhension de la relation phonétique existant entre eux, il faut faire appel à un niveau d'analyse plus abstrait, celui des traits phonétiques¹.

Tous ces mots comportent une labiale et une coronale emphatique (caractérisée donc par les traits [+coronal] et [+pharyngal]). Et puisque la *signification commune primordiale*, celle de « lier », caractérise tous les termes du paradigme, on fait dans un premier temps l'hypothèse qu'il existe une relation entre l'idée de « lier » et la combinaison des traits représentée par la matrice {[labial],[pharyngal]}.

¹ Pour la définition des traits phonétiques que nous employons, se rapporter au tableau des traits dans ANNEXE 6.

∈ {b, t}

batta : « couper, retrancher en coupant ».

tabba : « couper, retrancher en coupant ».

∈ {b, k}

bakka : « se rassembler en foule ».

kubbat : « troupe nombreuse d'hommes ».

Vu la quantité de données de ce type en arabe, il est établi que les étymons ne sont pas linéairement ordonnés. Lorsqu'on apprend que dans cette langue deux tiers des étymons mathématiquement possibles sont analogues à $a \in \{b, t\}$, on s'aperçoit qu'il ne s'agit pas d'un simple « accident » linguistique. Le troisième tiers concerne des étymons qui soit ne sont pas attestés ($* \in \{b ; f\}$ ou $* \in \{m ; b\}$), soit ne sont pas réversibles, soit se réalisent dans les deux ordres mais avec des sens différents (certaines contraintes sémantiques et phonétiques semblent intervenir à ce niveau).

Nous allons présenter une autre matrice de l'arabe afin de mieux montrer de quelle façon MER entend expliquer le développement sémantique du lexique à partir d'une combinaison de traits.

Soit le paradigme suivant :

ḥabata : « frapper ».

habaša : « frapper quelqu'un (de manière à lui faire mal) ».

ḍaraba : « frapper, battre ».

ṭabaḥa : « frapper (un corps creux) ».

rafaza : « frapper, battre ».

fata?a : « frapper (sur le dos) ».

fa?sun : « hache ».

fa?asa : « porter à quelqu'un des coups de hache ».

sâfa : « frapper avec un sabre ».

ṣafaḥa : « frapper quelqu'un avec le plat du sabre ou d'un autre instrument ».

<i>badaha</i> :	« fendre, déchirer ».
<i>farasa</i> :	« déchirer (sa proie) ».
<i>faṭama</i> :	« couper en faisant une incision ».
<i>ṣahaba</i> :	« creuser la terre sans pouvoir arriver à l'eau ».
<i>batta</i> :	« couper, retrancher en coupant ».
<i>barata</i> :	« couper ».
<i>hadaba</i> :	« couper, retrancher un instrument tranchant ».
<i>zaʿafa</i> :	« tuer quelqu'un sur place ».
<i>wabida F IV</i> :	« séparer, isoler quelqu'un, le mettre dans l'isolement ».
<i>balata</i> :	« se battre avec quelqu'un au sabre ou au bâton ».
<i>hafata</i> :	« détruire, perdre ».
<i>tabala</i> :	« perdre, anéantir ».

On remarque en superficie quelques ressemblances d'ordre sémantique et phonétique, suffisamment hétéroclites pour ne pas constituer, à un premier abord, un champ associatif unique. Néanmoins, après l'extraction des étymons de chacun des mots, on s'aperçoit vite que tous comportent une labiale (*b, f*) et une coronale (*t, ṭ, d, ḍ, s, ṣ*) et que ces exemples ont affaire à l'idée de « frapper, porter un coup ». Le reste des exemples, soumis à une simple analyse logico-sémantique, en fait à de banals mécanismes de changement sémantique, finit par trouver une place à l'intérieur de la même organisation : à force de porter des coups, « anéantir » n'en est qu'une conséquence immédiate, frapper avec un sabre produit le même effet que l'acte de « couper », etc.

Cette ressemblance, à la fois formelle et sémantique, nous montre qu'il existe bien une relation étroite entre la signification de « porter un coup » et la combinaison de traits $\{ [+labial], [+coronal] \}$, le dépouillement du lexique arabe permettant de recenser une grande quantité de données qui se conjuguent autour de cette matrice.

Voici la « carte » des significations de la matrice $\mu \{ [+labial], [+coronal] \}$ en arabe¹, assez complexe, dont les réseaux sont résumés dans l'organisation suivante :

¹ V. Bohas, 2000 : 69-70.

A0. Porter un coup ou des coups (sans spécifier l'objet)

A1. Frapper avec un objet tranchant, de là :

A10 – l'objet ou une partie de l'objet (sabre, lame, hache etc.)

A11 – fendre, déchirer, inciser, ouvrir, être fendu, déchiré, fêlé, gercé

A12 – creuser > enfouir

A13 – couper, retrancher, partager, diviser ; de là :

A130 – raccourcir, tronquer

A131 – tuer, achever, terminer, être achevé, terminé, fin, bout, extrémité

A132 – raser, peler, racler, éplucher, écorcher, dépouiller, enlever, arracher

A133 – couper, séparer une partie du tout, emmener une partie, être séparé

A1331 – petite quantité, portion, tranche

A1332 – être mis à l'écart, isolé, seul

Cette articulation donne lieu à une masse de sens qui tournent tous autour de l'idée «séparer, se séparer, (se) disperser» que nous appellerons ALS, qui se ramifie de la manière suivante :

ALS1 – (se) disperser, (se) répandre, semer,

> divulguer (un secret)

> dilapider ses biens

ALS2 – éloigner, repousser, détourner

ALS3 – s'éloigner, partir / mourir, fuir, disparaître

ALS31 – marcher, courir

ALS4 – faire partir, faire fuir, chasser, effrayer

A2. Frapper avec un objet pointu : lance ou flèche

A20 – l'objet ou une partie de l'objet (lance, flèche, etc.)

A21 – donner un coup de lance, percer, pénétrer (lance, flèche)

A22 – sortir de, émerger, pousser, être saillant, être au sommet

A23 – sonder

A24 – ficher, planter en terre

A25 – aiguillonner, piquer,

A26 – se planter dans l’objectif, atteindre, manquer son but

A3. Frapper avec un fouet, un bâton, un objet quelconque

A30 – l’objet

A4. Blessures diverses conséquentes à 1), 2), 3).

A5. Préparation de 1), 2), 3) : aiguïser, affiler...

A6. Réciproque de ces diverses manières de porter des coups :

A61 – se battre, attaquer

A62 – faire ou déclarer la guerre

A63 – s’irriter, être violent

A64 – être victorieux / vaincu

A7. Frapper avec la main, le pied ou diverses parties du corps

A71 – pousser, repousser,

A711 – précipiter, faire tomber, jeter à terre

A712 – protéger, conserver, garder

B0. Conséquence immédiate de A

B1. Briser, casser, piler (aussi passif : être -)

B2. Causer dommage, perte, destruction, perturbation, ruine, nuire, perdre, se perdre

B3. Tomber, (être) dans le malheur, malheur, mauvais état.

On notera tout d’abord que toutes ces significations partagent un noyau sémique, aussi difficile qu’il soit à saisir dans certains cas, et que c’est bien ce « protosémantisme » qui va rassembler les données dans un même champ notionnel. Toutes les formes engendrées / recouvertes par la matrice $\mu \{[labial], [coronal]\}$ constituent une « famille » ; leurs sens, entrés dans les impulsions sémantiques qui ont créé le mot et l’ont propagé, évoquent cet « air de famille ». L’ensemble du champ se greffe autour d’un concept prototypique, en l’occurrence « porter un coup,

frapper », qui est « le point de départ » de toutes les chaînes du développement sémantique¹.

1.4 Dimension sémantique de MER

Malgré ces précisions, l'hypothèse sémantique à laquelle on fait recours pour décrire l'organisation sémantique d'une matrice paraîtrait, nous dirait-on, intuitive, car elle semble se fonder sur des facteurs et des paramètres externes, subjectifs, plutôt que sur une réalité linguistique, quantifiable. C'est pour résoudre ce problème (auquel les études lexicologiques et étymologiques se sont confrontées depuis toujours) que MER entend appuyer les hypothèses et les analyses sur des bases de données précises et exhaustives.

MER ne porte pas uniquement sur la lexicologie, mais également sur la sémantique lexicale : cette théorie cadre ses études avec ce domaine étant donné qu'elle arrive à combiner une description empirique avec une analyse théorique.

1.4.1 MER et la sémantique cognitive

On part du principe, adopté désormais par bien des linguistes, que le langage fait partie intégrante de la vie intellectuelle, émotionnelle et sociale des êtres humains, un fait qui doit se refléter dans la nature des catégories lexicales. En ce sens, elles ne peuvent pas être considérées indépendamment des efforts de l'homme pour rendre le monde intelligible.

En conséquence, *le sens des mots en linguistique ne peut pas être étudié indépendamment des capacités cognitives de l'homme* : il doit être considéré à la

¹ Il y a tout de même une question, légitime, que l'on peut se poser quant à la « fiabilité » de ce niveau abstrait, et de là, à la « véridicité » des hypothèses posées par MER : le nombre des matrices constituant un ensemble fini, limité, comment peut-on envisager que le modèle proposé puisse recouvrir l'ensemble d'un lexique comme celui de l'arabe ? La réponse réside dans un simple calcul mathématique : pour la matrice $\mu \{[labial], [coronal]\}$, la combinaison des deux labiales (*b*, *f*) avec les 11 coronales donne 22 paires d'étymons. Et puisque, comme nous l'avons déjà dit, ceux-ci ne sont pas ordonnés, nous pouvons envisager ces paires dans les deux ordres (pour $\in \{b_t\} - /b_t/$ et $/t_b/$), ce qui signifie en fait 44 combinaisons possibles. Si l'on pense ne prendre en compte que les sonantes et les gutturales susceptibles de développer un étymon (au nombre de 10), eu égard également au fait qu'ils peuvent être incrémentés en position initiale, médiane et finale, on obtient un total de $1320 = (44 \times 10) \times 3$ bases triconsonantiques (cf. Bohas, 2000 : 68).

lumière de sa fonction psychologique fondamentale, c'est-à-dire comme un des principaux outils cognitifs de l'esprit humain.

Dans la mesure où elle ne prend en considération que les formes apparentes du langage, la linguistique doit renoncer donc à s'exprimer par des règles absolues, des conditions nécessaires et suffisantes susceptibles d'être réfutées par un seul contre-exemple. Ce type de règles étant inaccessibles sans le secours de structures abstraites, formelles, la linguistique est donc condamnée à décrire des *tendances* aussi générales que possible du langage : on se doit de parler linguistique, tout ce qui touche au langage, en termes de tendances.

Quant à MER, les conclusions qui en découlent n'ont rien des principes stricts auxquels la linguistique « orthodoxe » nous a habitués depuis de Saussure : la théorie observe et s'efforce d'expliquer des phénomènes de langue que les théories antérieures ne sont pas à même de prendre en charge, et cela en dehors de toute prédiction à l'allure mathématique. En d'autres termes, en admettant que le langage est explicable par des tendances plutôt que par des règles absolues, MER renonce aux exigences des sciences exactes.

En regardant de près la carte des significations groupées dans le champ associatif du concept de « frapper, porter un coup » ci-dessus, par le biais d'une double démarche concomitante (formelle et sémantique), on peut tirer au moins deux conclusions :

- Les concepts lexicaux¹ ont des frontières vagues, dans la mesure où ils contiennent des zones périphériques entourant des centres conceptuels clairement établis. Le rôle des prototypes dans la catégorisation implique que les catégories peuvent intégrer des exemples marginaux qui ne sont pas rigidelement similaires aux cas centraux. Parallèlement à cette caractéristique de l'extension, il peut être impossible de définir un concept en *in-tension* par un ensemble d'attributs applicables à tous les éléments appartenant à l'*ex-tension* de ce concept ;

¹ Dans le cadre de MER, les significations sont conçues comme des entités essentiellement psychologiques, à savoir que l'on identifiera « significations » et « concepts mentaux ». « Sens » est identifié à « conceptualisation » (au sens le plus large), ce qui suppose un *modèle encyclopédique* de la sémantique : tous les aspects de notre connaissance générale de l'entité en jeu contribuent au sens de l'expression qui la désigne.

- Les concepts lexicaux sont des groupes polysémiques de nuances sémantiques qui se chevauchent. Le vague qui caractérise les catégories conceptuelles dans leur ensemble se reflète dans leur structure interne. Parallèlement aux limites floues des concepts lexicaux dans leur ensemble, il ne peut ne pas y avoir de frontières claires entre les sens qui constituent l'ensemble d'une catégorie. L'expression la plus commune de cette vue présente la structure des catégories comme une *ressemblance de famille*¹.

Par ailleurs, G. Bohas² explique : « j'ai tenté néanmoins d'en donner une caractérisation dans le cadre de la théorie de la ressemblance de famille de Wittgenstein. »

Essayant de trouver une explication quant au raisonnement qui mène à considérer que les cartes, les échecs, etc., font partie du concept, de la « famille » des « jeux », Wittgenstein précise à cet égard :

*Si vous y jetez un regard vous ne verrez pas quelque chose qui soit commun à tous, mais seulement des similitudes, des relations et tout un ensemble des unes et des autres... Le résultat de cet examen est le suivant : on y voit un réseau complexe de similitudes qui se chevauchent et s'entrecroisent : il s'agit parfois de similitudes globales, parfois de similitudes de détail. Je ne vois pas de meilleure expression pour caractériser ces similitudes que celle de ressemblance de famille, car les diverses ressemblances entre les membres d'une famille : la conformation, les traits, la couleur des yeux, la démarche, le tempérament, etc., se chevauchent et s'entrecroisent de la même manière*³.

Dans *La sémantique du prototype, catégorie et sens lexical*, G. Kleiber complète et nuance le point de vue du philosophe allemand :

En fait à quoi correspond « l'air de famille » ? Il caractérise un ensemble de similarités entre les différentes occurrences d'une même famille. La question cruciale est cependant de voir quelles sont

¹ Pratiquement, on identifie ici deux des thèses centrales de la sémantique cognitive.

² 1997-27.

³ Cité dans Bohas, 2000 : 71-72, cf. Kleiber, 1990 : 156.

ces ressemblances : ce sont des propriétés qui n'ont pas besoin d'être partagées par tous les membres, mais que l'on retrouve au moins chez deux membres. (1990 : 156)

Les réserves que l'on peut avoir à propos du raisonnement qui sous-tend la collecte des données dans un champ associatif spécifique (e.g. « comment justifier la réunion autour du concept « porter un coup » des mots qui signifient « tuer », « fuir », « partir », « pousser », « divulguer un secret », « malheur », etc.) ne sont pas inébranlables. Car, précisons-le, dans une catégorie organisée autour de prototypes¹, l'appartenance à la catégorie peut être fondée sur un nombre suffisant de similarités plutôt que sur l'identité ; certains des attributs essentiels aux exemples centraux de la catégorie peuvent se montrer facultatifs à la périphérie. Puisque l'appartenance à une catégorie peut se définir par similarité plutôt que par identité, cela implique que les catégories conceptuelles peuvent être utilisées d'une manière extrêmement souple².

Considérant un ensemble de formes lexicales apparentées formellement, leur relation sémantique doit être plausiblement établie, certes, ce qui demande une connaissance générale des mécanismes habituels du changement sémantique. *Une loi de changement sémantique n'est pas une règle stricte sans exceptions, mais représente une tendance selon laquelle le système cognitif humain est prédisposé à fonctionner.*

Néanmoins, une question s'impose : jusqu'où les significations d'un groupe polysémique, d'un champ associatif, peuvent-elles s'éloigner entre elles, jusqu'où les significations peuvent-elles s'éloigner du centre prototypique ?

La question peut être reformulée en fonction des relations qui existent entre les significations : quels types de relations sont acceptables ? Sont-elles scalaires et, si oui, jusqu'où peut-on aller ?

Jusqu'ici, la sémantique cognitive a répondu à ces questions presque exclusivement en termes de similarité (sans aucun doute, une notion scalaire) ; que l'on songe à une notion comme « ressemblance de famille », à l'affirmation selon laquelle les concepts organisés autour de prototypes sont des groupes de

¹ V. Rosch et Mervis,(1975), Mervis et Rosch (1982), Kleiber (1990).

² C'est bien cette flexibilité des concepts basés sur les prototypes qui permet de combler le fossé entre synchronie et diachronie.

significations qui se recouvrent en partie (les significations qui se recouvrent sont similaires dans la mesure où elles ont certains traits en commun¹).

Et là, une fois de plus, les études effectuées dans le cadre de MER en peuvent montrer le chemin (l'invariant formel peut indiquer où l'on doit s'arrêter dans l'extension du sens). Celles-ci recensent bien des observations empiriques, des mécanismes classificatoires et des hypothèses explicatives, ce qui peut être extrêmement profitable pour les développements ultérieurs de la sémantique lexicale et cognitive.

Bien que la simple *similarité* soit sans aucun doute un des mécanismes essentiels du changement, la sémantique révèle l'existence de bien d'autres mécanismes et MER en fait état.

Les principes *associationnistes* conduisant des significations existantes aux nouvelles comprennent également des relations de *contiguïté* qui forment la base de ce qui est traditionnellement appelé la « métonymie », et des relations qui pourraient être appelées *mimétiques*, parce qu'elles présupposent l'existence d'une autre expression, déjà porteuse du nouveau sens acquis par le mot à l'étude, avec laquelle ce dernier est associé pour une raison ou une autre (*e.g.* changement mimétique par attraction paronymique, où des associations phonétiques sont impliquées ; les développements parallèles d'antonymes, etc.)².

1.5 Esquisse de quelques problèmes résolus dans le cadre de MER

Les conséquences directes de l'application de MER sont multiples : il ne s'agit pas seulement d'une nouvelle organisation lexicale, mais de bon nombre de solutions apportées à des problèmes difficiles à déceler. En voici quelques-unes :

¹ Cela étant dit, il ne serait pas impensable d'identifier les relations existant entre les différents sens d'une catégorie naturelle et les mécanismes sémantiques étudiés par la sémantique diachronique.

² Quant à nous, nous montrerons dans la deuxième partie de ce travail que le sémantisme développé à partir d'une matrice de traits suppose un écheveau de relations et que, par là, le fait d'avoir introduit tel lexème dans tel paradigme de formes (lié à une matrice donnée) est légitime. Celle-ci, correspondant à une « signification originelle » univoque (ou primitif sémantique ?), va générer des signes, instables mais structurés, dont le signifié garde souvent les traces des excursions sémantiques, sous la forme d'acceptions superposées.

- Si le noyau sémantique commun est lié aux traits phonétiques, les radicaux comportant plusieurs points d'articulation entrent, *a priori*, dans de nombreuses paires ayant un sens identique ou presque : si on prend l'exemple de /d/, caractérisé par les traits [+coronal], [+latéral], [+dorsal] et [+pharyngal], celui-ci est censé permuter avec la latérale, avec les dorsales, avec les pharyngales et avec les coronales. Les exemples suivants en témoignent :

ḍajja : « crier, pousser un cri ».

lajja FIV : « mugir (chameau) ».

rakada : « frapper quelqu'un avec dureté et injustice ».

rakala : « donner un coup de pied à quelqu'un ».

ḍabâ : « enlever, ôter ».

qabâ : « enlever, cueillir quelque chose avec les doigts ».

ḍamara FIV : « dérober quelqu'un aux regards des hommes ».

ḥamara FIV : « ouvrir, cacher, dérober quelqu'un aux regards d'un autre ».

ḍamada : « asséner un coup de bâton à la tête ».

&amada : « frapper quelqu'un avec un gros bâton ».

nafada : « secouer ».

nafaha : « secouer, particulièrement sa chevelure par un mouvement de tête ».

L'explication que l'on peut donner à ce type d'identité ne peut être fournie d'une manière cohérente que dans le cadre de MER : le partage d'un ou plusieurs traits phonétiques par deux phonèmes distincts.

- L'homonymie des radicaux¹ y trouve également une explication pertinente : les mots issus de matrices différentes manifestent les charges sémantiques de ces différentes matrices.

¹ V. Bohas, 2000 : 139-148.

Prenons le cas de *faṣa&a* analysé dans Bohas. Le premier sens est celui de « presser (ex. fruit, pour faire sortir ce qui est à l'intérieur) » et le deuxième de « lâcher un vent léger » : aucun lien sémantique donc entre les deux sens. L'explication sera donnée par MER : & constitue l'élément incrémenté ce qui mène à affirmer que l'étymon de *faṣa&a* est $\in \{f; ṣ\}$. De par les traits phonétiques partagés par ses éléments, cet étymon peut être une réalisation de la matrice :

$$\mu \left\{ \begin{array}{ll} [+consonantique], [+consonantique] \\ [+labial] & [+continu] \\ & [-voisé] \end{array} \right\}$$

f **Ṣ**

qui correspond au noyau sémique « mouvement de l'air » d'où le sens de « lâcher un vent léger »¹.

Par ailleurs, /ṣ/, étant une emphatique, comporte aussi le trait *[+pharyngal]*, ce qui rattache l'étymon $\in \{f; ṣ\}$ à la matrice

$$\left\{ \begin{array}{l} [+labial], [+pharyngal] \\ [-sonant] \end{array} \right\}$$

f **Ṣ**

dont la charge sémantique est « lier ». Il est limpide que « serrer » n'en est que la spécification, ce qui nous autorise à situer « presser » dans le même champ sémantique.

- L'énantiosémie² y trouve également une solution d'interprétation.

Un exemple de l'arabe :

jaffafun signifie aussi bien « terrain élevé, plateau » que « terrain renfoncé, encaissé ». Formellement, le premier sens correspond au sème « concave » et le deuxième au sème « convexe ». On est là devant un cas typique d'énantiosémie polysémique, vu qu'entre les deux sens il y a un lien, celui du noyau sémique de la matrice $\mu \{ [+labial], [+dorsal] \}$ « courbure » ; l'étymon $\in \{j; ḥ\}$ fait bien partie du paradigme de cette matrice³.

¹ Cf. Bohas, 2000 : 139-140.

² Appelée également « ambiguïté linguistique » par D. Cohen (1961b), l'énantiosémie (*adḍād* en arabe), rappelons-le, désigne la propriété de certains lexèmes de pouvoir signifier un sens et son contraire. V. Bohas, 2000 : 149.

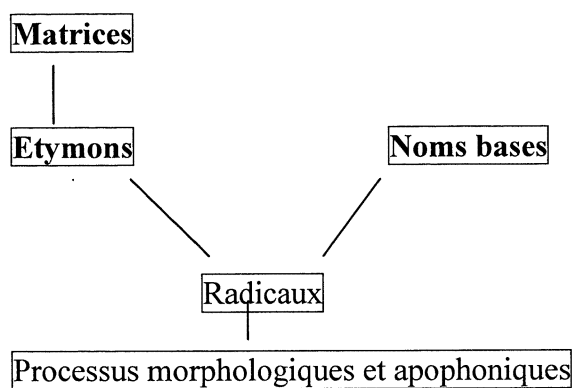
³ Cf. Bohas, 2000 : 149.

1.6 Organisation du lexique arabe

L'organisation générale du lexique arabe dans le cadre du MER et son interférence avec la morphologie se présente de la sorte¹ :

NIVEAU 1 : Matrices : combinaisons non ordonnées de traits liées à de larges champs sémantiques	
- LE PCO FONCTIONNE AU NIVEAU DES TRAITS	
NIVEAU 2 : Etymons : combinaisons de deux phonèmes issus de la matrice et manifestant la même charge sémantique.	
- LE PCO FONCTIONNE AU NIVEAU DES TRAITS	
Opérations à ce niveau	
Croisement	conforme au PCO : (*) btbk → btk
Incrémentation d'obstruante en finale	conforme au PCO : (*) btf
Préfixation	conforme au PCO : (*) mbt
Incrémentation de sonante médiane	conforme au PCO : (*) bmt
NIVEAU 3 : Radicaux : combinaisons de l' <i>output</i> de 2 avec le squelette et la voyelle apophonique.	
- LE PCO FONCTIONNE AU NIVEAU DES SEGMENTS	
Opérations à ce niveau	
Association libre	conforme au PCO : (*) mamad, (+) /madad/
Réduplication	conforme au PCO : (+) başbaşa
Incrémentation de sonante finale	conforme au PCO : (*) (+) faşama
Incrémentation de glide	(+)/kabawa/ → [kabâ] PCO inopérant

¹ Cf. Bohas, 1997 : 189-190.



1.7 La portée théorique de MER

Au terme de la présentation du cadre dont nous allons emprunter la démarche, quelques observations s'imposent afin de mieux comprendre la portée de cette nouvelle théorie lexicologique. Comme G. Bohas même l'avait souligné à maintes reprises

les conclusions que l'on peut tirer de cette étude nous semblent être de trois ordres : pour l'étude de la langue arabe, pour le comparatisme chamito-sémitique et pour la théorie linguistique en général.

(2000 : 155)

Pour ce qui est des études sémitiques, il est manifeste que les modèles traditionnels sont incapables de rendre compte des régularités phonético-sémantiques que le lexique du sémitique peut présenter (polysémie, homonymie, énantiosémie, etc.). En conséquence, le comparatisme même dans le domaine afro-asiatique tirerait plus de profit, nous semble-t-il, si la comparaison était faite au niveau des étymons et des matrices.

Quant à la théorie linguistique en général, quelques-uns de ses aspects basiques, fondamentaux, se doivent d'être re-analysés à la lumière de ce que MER prédit et démontre.

Le modèle proposé réussit à mettre en cause des positions linguistiques qui se sont imposées, à travers le temps, comme des *doxa* telles la nature triconsonantique de la racine en sémitique, l'arbitraire de la relation signe linguistique – référent ou

encore sa linéarité. Ces derniers, en tant que concepts les plus connus de l'héritage saussurien, sont remis en question par la réversibilité des étymons et le caractère mimophonique des matrices, génératrices de matériel lexical.

Nous essayerons de montrer de quelle manière MER intervient dans ces débats (la différence se situe tant au niveau de l'objectif qu'à celui de la démarche mise en œuvre), et cela, d'une façon aussi « innocente » que possible, même si, on le sait, on ne fait jamais de la linguistique innocemment...

La présentation non exhaustive des théories et des réflexions linguistiques qui ont affaire à ces problématiques mettra en évidence, sans difficulté aucune et sans le besoin de recourir à des renvois successifs, les points qui les délimitent de MER.

Ainsi voulons-nous répondre aux critiques faciles qui ont été faites et à ceux qui ont choisi, à bon escient, de revivre *linguistiquement* le canular ptolémaïque...